

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

SAPOR

REGNARD

Tragédie — 1704

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ISMÈNE	52 répliques
AURÉLIEN	45 répliques
ZÉNOBIE	42 répliques
SAPOR	40 répliques
SABINUS	20 répliques
THÉONE	8 répliques
FIRMIN	6 répliques

Personnages muets & suite : FINETTE, GARDES

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	20
ACTE III	34
ACTE IV	52
ACTE V	66

ACTE I

SCÈNE I

Zénobie, Théone.

ZÉNOBIE

Enfin nous la voyons cette grande journée
Qui de tout l'Orient règle la destinée ;
Nous la voyons, Théone, et nos bras désarmés
Rougissent sous les fers dont ils sont opprimés.
Nos honneurs sont détruits : cette grandeur suprême, 5
Ces armes, ces soldats, ces rois, ce diadème,
Cet éclat triomphant qui brillait dans ma cour,
Tout s'est évanoui dans l'espace d'un jour.
Ton âme, en ce moment, d'étonnement saisie,
Reconnaît-elle encor la fière Zénobie, 10
Qui, vengeant un époux et deux fils par ses mains,
Fit pâlir le sénat, et frémir les Romains ;
Et, faisant de leur camp un champ de funérailles,
Les fit souvent pleurer du gain de leurs batailles ?
Hélas ! Ce temps n'est plus, Théone ; et nos malheurs 15
L'emportent, en un jour, sur toutes nos grandeurs.
Il ne me reste rien de ma gloire passée
Que le dur souvenir d'une pompe effacée ;
Et cet amer retour, ce revers que je sens,
De mes honneurs passés me fait des maux présents. 20

THÉONE

En quelque état, Madame, où le sort vous entraîne,
 Vous portez en tous lieux l'auguste nom de reine :
 On respecte toujours le mérite abattu ;
 Le malheur sert en vous de lustre à la vertu.
 Fille et veuve de rois...

25

(Elle montre un poignard caché sous sa robe.)

ZÉNOBIE

Et c'est ce qui m'outrage :
 À ces titres pompeux tu vois croître ma rage ;
 Je sens des mouvements de haine et de fureur,
 Qui me rendent mon rang et le jour en horreur.
 Je pourrais, écoutant un transport légitime, 30
 M'arracher aux horreurs dont je suis la victime.
 On n'est point malheureux, lorsque l'on peut mourir.
 Il est mille chemins que je pourrais m'ouvrir ;
 Ce fer toujours caché, le seul bien qui me reste,
 En tout temps, en tout lieu, m'offre un secours funeste ; 35
 Et je puis, insultant le sort et ses revers,
 Dérober aux Romains la gloire de mes fers.
 Mais, hélas ! Tu le sais, je suis mère ; et ma fille,
 Débris infortuné d'une triste famille,
 M'attache encore au jour par des noeuds que le sang 40
 Et l'amour paternel ont formés dans mon flanc.
 Ismène, quel que soit l'excès de sa misère,
 Ismène encor peut-être a besoin de sa mère ;
 Et pour survivre aux maux que l'on me voit souffrir
 Il faut plus de vertu cent fois que pour mourir. 45
 Que te dirai-je enfin ? L'ardeur de la vengeance
 Entretient les lueurs d'une faible espérance.

Le généreux Zabas aux Romains échappé,
 Dans nos communs malheurs Sapor enveloppé,
 Tout flatte les transports de mon âme inquiète. 50
 La Perse va bientôt, apprenant ma défaite,
 Pour arracher son prince à d'odieuses mains,
 De soldats aguerris couvrir les champs romains.
 Tu sais bien que Sapor, digne sang d'Artaxerce,
 Est second fils du roi qui règne dans la Perse ; 55
 Que son père voulut, pour cimenter la paix,
 Avec les noeuds du sang nous unir à jamais,
 Afin que, plus à craindre en rassemblant nos haines,
 Nous n'eussions d'ennemis que les aigles romaines.
 Il proposa d'unir ma fille avec son fils : 60
 Ma gloire le voulait, l'État y consentit ;
 Et, destinant dès lors un héritier au trône,
 Je promis à Sapor ma fille et ma couronne :
 Je l'adoptai pour fils ; et le roi, dès ce jour,
 Envoya, jeune encor, ce prince dans ma cour. 65
 Nourri depuis ce temps dans le métier des armes,
 Il voit à tout moment croître Ismène et ses charmes ;
 Et ce jeune guerrier, charmé de ses appas,
 A fait naître l'amour au milieu des combats.
 Je vis avec plaisir cette naissante flamme, 70
 Qui, confirmant mon choix, s'emparait de leur âme ;
 Et je devais bientôt, par un hymen heureux,
 Affermir mon empire, et couronner leurs feux :
 Mais du ciel irrité la suprême puissance
 De ces cours amoureux détruit l'intelligence. 75
 Sapor voit sans espoir enchaîner dans ce jour
 Son bras par la victoire, et son cour par l'amour.

THÉONE

Madame, espérez tout d'un retour favorable ;

Le destin, quel qu'il soit, ne peut être durable :
 De cette même main qui verse les malheurs, 80
 Le ciel, quand il lui plaît, vient essuyer les pleurs ;
 À vos plaintes enfin il faudra qu'il se rende :
 Attendez tout de lui.

ZÉNOBIE

Que veux-tu que j'attende
 De ces injustes dieux, de la vertu jaloux, 85
 Qui n'ont pu préserver mes fils ni mon époux,
 Et qui, m'abandonnant en prenant leur défense,
 N'ont pas justifié l'ardeur de ma vengeance ?
 Que veux-tu que j'attende ? Hélas ! Parle, dis-moi,
 Ne suis-je pas plus prompte à me flatter que toi ? 90
 J'irai (voilà le sort où je suis destinée),
 J'irai, traînant ma honte, à ce char enchaînée,
 Au milieu des faisceaux, parmi les étendards,
 De l'orgueilleux Romain rassembler les regards !
 Spectacle d'infamie, esclave confondue, 95
 Des rayons du soleil je soutiendrai la vue !
 J'entends déjà les cris d'un peuple injurieux,
 Qui va m'anéantir de la voix et des yeux.
 « Est-ce là, dira-t-il, la fière Zénobie,
 Qui devait sous ses lois tenir Rome asservie ? 100
 Voilà par quel triomphe elle vient se venger,
 Et les fers qu'aux Romains elle avait fait forger ! »
 Et, tandis que mon cour dans les douleurs se noie,
 Je me verrai l'objet de la publique joie !
 Des vainqueurs insultée, aux vaincus en horreur, 105
 Sur moi tout l'univers confondra sa fureur !
 Ah ! J'en frémis déjà ; ma vertu terrassée
 Succombe sous le poids d'une telle pensée.
 Non, je ne verrai point ces détestables jours :

Que plutôt... Mais rompons d'inutiles discours :
Écoutons des transports dignes de mon courage ;
Mettons le fer, le feu, le poison en usage,
D'autres moyens encor. Toi, sans perdre de temps,
Va, cours à Sabinus, dis-lui que je l'attends.

110

SCÈNE II

ZÉNOBIE (*seule*)

Impatients transports, enfants de ma vengeance,
Qui jetez dans mon cour un rayon d'espérance,
Que je me plais d'entendre, au gré de ma fureur,
Murmurer votre voix dans le fond de mon cour !
Mais vous me flattez trop, et mon âme égarée
Ne suit que la fureur dont elle est enivrée.
Malheureuse princesse ! Où vas-tu t'emporter ?
De quel espoir trompeur te laisses-tu flatter ?
Ce que tu n'as pu faire, et tant de rois ensemble,
Avec tous les soldats que l'Orient rassemble,
Quand ton bras s'étendait sur cent peuples divers,
Tu veux donc l'entreprendre, et seule, et dans les fers !
Quels secours attends-tu d'une haine impuissante ?
La couronne longtemps sur ton front fut flottante :
Tu n'as pu l'empêcher de tomber en éclats ;
Tu n'as pu conserver un seul de tant d'États,
Et tu veux d'un vainqueur mettre le trône en poudre !
Ton bras sur ses lauriers veut allumer la foudre !
Au milieu de son camp, dans le sein de sa cour,
Tu veux que Sabinus... Ah ! Fuyez sans retour,
Impuissants mouvements de honte et de colère !
Le ciel dans mes malheurs ne veut pas que j'espère.
Quand je l'implorerais, ce ne serait qu'en vain ;

115

120

125

130

135

À mes vœux, à mes cris il est toujours d'airain.
Mais pourquoi de ses traits voudrais-je encor me plaindre ?
Trop contente en effet de ne pouvoir plus craindre, 140
Je ne t'accuse point, ô ciel, de tes rigueurs ;
Tu m'as rendue heureuse à force de malheurs ;
Quel que soit le courroux dont tu m'as poursuivie,
En me persécutant, ta fureur m'a servie ;
Et, pour fruit de tes coups, sans nombre confondus, 145
Je me trouve en état de n'en redouter plus.
Mais quoi ! Laissant en cris exhaler ma vengeance,
N'aurai-je désormais que les pleurs pour défense ?
Non, non : s'il faut tomber, que le poids de mes fers
Entraîne, s'il se peut, et Rome, et l'univers ; 150
Le dessein en est pris.

SCÈNE III

Zénobie, Théone.

ZÉNOBIE

Ah ! Reviens donc, Théone,
Calmer l'impatience où mon cour s'abandonne.
Que t'a dit Sabinus ? Viendra-t-il dans ces lieux ?
Le verrai-je ? 155

THÉONE

Bientôt il se montre à vos yeux :
Dans ce même palais je l'ai trouvé, madame ;
Votre ordre et votre nom ont porté dans son âme
Un plaisir dont soudain ses yeux ont éclaté.
Mais pardonnez, madame, à ma témérité, 160
Si, suivant trop peut-être un transport de tendresse,

Je cherche à m'informer du trouble qui vous presse.
 Aujourd'hui, plus sensible à vos cruels malheurs,
 Le temps ne fait en vous qu'irriter les douleurs ;
 De vos cris plus fréquents ces voûtes retentissent ; 165
 De pleurs renouvelés vos beaux yeux s'obscurcissent ;
 Tout me fait craindre encor quelques malheurs nouveaux.

ZÉNOBIE

Tu ne rends pas justice à l'excès de mes maux,
 Si tu crois que du ciel l'injuste barbarie
 De ses traits courroucés puisse attaquer ma vie ; 170
 Et tu ne connais pas l'excès de mes malheurs,
 Si tu crois l'avenir bon à sécher mes pleurs.
 Sur les ailes du temps la tristesse ordinaire
 S'évanouit souvent, et devient plus légère :
 Mais mes maux ne sont pas de ceux qu'il peut guérir ; 175
 Chaque jour, chaque instant ne sert qu'à les aigrir.
 Crois-tu donc qu'oubliant la gloire où j'étais née,
 À ces cruels destins je me tienne enchaînée ?
 Et que cent fois le jour, par des chemins divers,
 Je ne songe en secret qu'à m'échapper des fers ? 180
 Que dis-je ? Est-ce le terme où mon courage aspire ?
 Non, ce n'est pas assez de me rendre à l'empire ;
 Trop de honte en un jour a fait rougir mon front :
 Théone, il faut du sang pour laver mon affront :
 Si je n'en puis tirer par la force des armes, 185
 On m'aime ; espérons tout du pouvoir de mes charmes.
 Tu sais qu'après un siège aussi long que fâcheux,
 Lasse de fatiguer le ciel de tant de vœux,
 Et d'opposer ces murs pour toute ma défense,
 Sans force, sans secours, même sans espérance, 190
 Mes plus vaillants soldats par le fer immolés,
 Les remparts de Palmyre aux sillons égalés,

Je fus contrainte enfin, sans bruit, presque sans suite,
 Dans l'ombre de la nuit d'envelopper ma fuite,
 Et d'aller, m'arrachant au bras de mon vainqueur, 195
 Du Perse à mon secours exciter la lenteur.
 Déjà, tu le sais bien, ma troupe fugitive
 De l'Euphrate voisin touchait presque la rive ;
 Déjà je me croyais échappée aux Romains,
 Quand Sabinus, conduit par de plus courts chemins, 200
 De six mille chevaux qui bordaient le rivage,
 Au milieu de la nuit me ferma le passage.,
 Je ne te dirai point de quel déluge alors
 Le fleuve vit rougir et ses flots et ses bords ;
 Tu sauras seulement que, dans nos mains sanglantes, 205
 Le désespoir rendit nos armes plus tranchantes.
 L'astre qui nous luisait de tant de sang pâlit,
 Et le jour eut horreur des crimes de la nuit.
 Mais que peut la valeur quand le nombre est extrême ?
 Je cédaï sans me rendre ; et Sabinus lui-même, 210
 En m'imposant des fers, adora mes appas,
 Et mes yeux en ce jour surent venger mon bras.
 Il m'aime ; et, dans l'ardeur du courroux qui m'entraîne,
 Son amour peut servir d'instrument à ma haine :
 Il souffre impatiemment que Firmin aujourd'hui 215
 De bienfaits et d'honneurs soit plus comblé que lui ;
 Ce favori nouveau l'aigrît et l'importune :
 Unissons nos dédains, notre cause est commune ;
 Je me flatte, et mon cour...

SCÈNE IV

Sabinus, Zénobie, Théone.

THÉONE

Madame, le voici.

220

ZÉNOBIE

Va, laisse-nous, Théone, un moment seuls ici.

SCÈNE V

Zénobie, Sabinus.

SABINUS

Madame, près de vous, par votre ordre on m'appelle :
Quel excès de bonheur, quelle heureuse nouvelle,
Si mes soins empressés pouvaient faire, en un jour,
Expirer votre haine, et naître votre amour !

225

ZÉNOBIE

À quelque emportement que m'ait poussé la haine,
Je n'ai haï dans vous qu'un fils d'une romaine ;
Dans la commune horreur vous étiez confondu ;
J'ai toujours cependant reconnu la vertu :
Mais plus dans un Romain je la voyais paraître,
Plus je sentais ma haine en mon âme s'accroître ;
Et cette vertu même était crime à mes yeux,
Lorsque je la trouvais dans un sang odieux.
Je la garde aux Romains, cette haine infinie :
Voilà tout ce qui reste encor de Zénobie ;

230

235

C'est un bien qu'à mon cour on n'ôtera jamais.
Mais, sans examiner si j'aime ou si je hais,
Vous, Prince, expliquez-vous. M'aimez-vous ?

SABINUS

Ah, Madame ?
Que du ciel en courroux la foudroyante flamme, 240
Que l'enfer sous mes pas s'ouvrant...

ZÉNOBIE

Je vous entends.
Ce n'est point en discours qu'il faut perdre le temps,
Un cour comme le mien hait ces secours frivoles ;
Je prétends qu'un amant, sans l'aide des paroles, 245
À travers des dangers courant se faire jour,
Au bruit de ses exploits m'apprenne son amour.

SABINUS

C'est par mon bras aussi que je prétends, madame,
Avec des traits de sang peindre à vos yeux ma flamme.
Déterminez. Faut-il, en vous tirant des fers, 250
Vous replacer au trône aux yeux de l'univers ?
Faut-il, sous vos drapeaux, aux deux bouts de la terre,
Rallumer le flambeau d'une cruelle guerre,
Semer par tout le camp la discorde et l'horreur ?
L'amour fera pour vous l'effet de la fureur ; 255
Et, contre le Romain armant le Romain même...
Madame, à ces transports connaissez-vous si j'aime ?

ZÉNOBIE

Depuis cinq ans et plus, l'Orient sous mes lois,

D'une cruelle guerre a soutenu le poids.
Le sort serait douteux ; ma rapide vengeance
Offre un plus prompt secours à mon impatience :
Pour servir votre amour, et mériter mon cour,
Il faut que votre bras immole à ma fureur...

260

SABINUS

Prononcez.

ZÉNOBIE

Aux transports de cet ardent courage,
Je le crois déjà mort l'ennemi qui m'outrage.

265

SABINUS

N'en doutez point, madame ; il mourra de mes coups.

ZÉNOBIE

La victime, du moins, sera digne de vous.
S'il était à mes yeux une plus noble tête,
On me verrait sur elle exciter la tempête :
Mais, depuis mes malheurs, il ne s'offre plus rien
Qui paraisse au-dessus du nom d'Aurélien ;
C'est lui qu'il faut percer. Quoi ! Ce grand cour balance !
Vous ne répondez rien ! Que m'apprend ce silence ?
Parlez.

270

275

SABINUS

Madame, hélas ! Le crime...

ZÉNOBIE

Finissez...

SABINUS

L'empereur...

ZÉNOBIE

Quoi !

SABINUS

Les dieux... Ah ! Vous me haïssez
Plus que tous les Romains, plus que l'empereur même.

280

ZÉNOBIE

Et qui vous fait juger de cette horreur extrême ?
Est-ce donc vous haïr que de mettre en vos mains
Le succès important de mes hardis desseins ?
Qu'importe que l'amour ou la haine m'inspire ?
N'est-ce pas vous ouvrir un chemin à l'empire ?
Qu'espérez-vous encor ? Quand on y peut monter,
Est-il quelque moyen qu'on ne doive tenter ?
Vous n'aurez pas plus tôt embrassé ma vengeance,
Que l'Orient, en vous respectant ma puissance,
Incertain, sous le joug viendra de toutes parts
Se ranger en un jour près de vos étendards ;
Vous verrez près de vous les brigands de Syrie,
Ce qu'arme de soldats l'une et l'autre Arabie,
La Perse, sous vos lois dressant ses pavillons,
De ses meilleurs soldats grossir vos bataillons :
Les habitants épars des sommets de Nyphate,

285

290

295

Ceux qu'arrose le Tigre, et qui boivent l'Euphrate ;
 Tous ces peuples armés sauront dessous vos lois
 Contre tout l'univers justifier vos droits. 300
 La fortune en ce jour au trône vous appelle,
 Jamais l'occasion ne peut être plus belle :
 La discorde partout déchire les Romains ;
 L'Italie est en proie aux fureurs des Germains ;
 Titricus en Espagne, aidé de Victorie, 305
 A d'un joug importun fini la barbarie ;
 Et Firmus, ralliant les mécontents épars,
 Fait sur les bords du Nil flotter ses étendards.
 Vous ne répondez rien ! Qu'ai-je encore à vous dire ?
 Vous êtes insensible aux honneurs d'un empire, 310
 Aussi bien qu'à ma voix, qui ne vous touche pas.
 Si le trône du monde a pour vous peu d'appas,
 Hélas ! Puis-je espérer que quelques faibles charmes,
 Inutiles secours, vaines et faibles armes,
 Seront de quelque prix, exposés à vos yeux ? 315
 Que les coups redoublés d'un sort injurieux,
 Que les cruels malheurs dont je suis la victime... ?

SABINUS

Ne peut-on vous venger, hélas ! Que par un crime ?

ZÉNOBIE

Non, ce n'est pas le crime, ingrat qui te fait peur ;
 La crainte de la mort saisit ton lâche cour. 320
 As-tu frémi toujours à cette voix austère
 Que fait entendre au cour une vertu sévère ?
 As-tu fait autrefois de semblables efforts
 Pour dérober ton cour aux horreurs d'un remords ?
 C'est donc une vertu de m'arracher au trône, 325
 D'enlever sur ma tête une juste couronne,

De mettre dans mes mains, pour un sceptre, des fers,
 Et d'un sang innocent inonder l'univers ?
 À de telles vertus ton âme est tout ouverte :
 Mais, quand il faut saisir l'occasion offerte 330
 Pour purger l'univers d'un tyran odieux,
 Et venger en un jour les hommes et les dieux ;
 Qu'il faut briser les fers d'une reine innocente,
 Et rendre la vertu du vice triomphante :
 Voilà, voilà le crime, et les lâches forfaits 335
 Que ton cour innocent ne tentera jamais !
 Va, lâche, mériter les feux d'une Romaine ;
 Je crains plus ton amour que je ne fais ta haine ;
 Je rougis que mes yeux en ce jour aient blessé
 Un cour que cette main devrait avoir percé. 340
 Va, cours à l'empereur conter ma perfidie ;
 Dis-lui les attentats que conçoit Zénobie :
 Mais hâte-toi ; peut-être avant la fin du jour
 Le désespoir m'aura vengé de ton amour.

SCÈNE VI

SABINUS (*seul*)

Dieux ! Qu'est-ce que j'entends, et quelle est ma disgrâce ! 345
 À quoi m'engage-t-on ? Que veut-on que je fasse ?
 Moi, j'irai mériter, par un lâche attentat,
 Les titres d'assassin, de perfide, d'ingrat !
 Quoi ! L'on verra ma main, jusqu'alors innocente,
 Du sein d'un empereur sortir toute fumante ! 350
 D'un prince qui pour moi prodiguant ses faveurs...
 Non, je ne puis penser à de telles horreurs ;
 Tout mon sang en frémit. Trop cruelle princesse,
 Faut-il par des fureurs vous prouver ma tendresse ?

Si, pour se faire aimer, il n'est que ce chemin,
Laissez du moins au meurtre accoutumer ma main ;
Laissez-moi m'essayer sur de moindres victimes,
Et ne commençons point par le plus noir des crimes.

355

ACTE II

SCÈNE I

Aurélien, Sabinus.

SABINUS

Quoi ! Seigneur, quand le ciel, secondant vos guerriers,
Lui-même au champ de Mars cultive vos lauriers, 360
Au milieu des malheurs que sa main vous envoie,
Votre cour abattu se refuse à la joie !
Vous seul, d'un noir chagrin partout environné,
Plus qu'aucun des vaincus paraissez consterné !
Tout rit à vos désirs, dans vos mains Zénobie 365
Vous répond du destin du reste de l'Asie ;
Et César maintenant peut nous dire, à son choix,
Combien, pour son triomphe, il destine de rois.

AURÉLIEN

Cher ami, ce grand jour éclairera ma honte ;
Et, parmi tant de rois, je crains qu'on ne me compte. 370

SABINUS

Seigneur, que craignez-vous ? Quelle vaine terreur
Vous dérobe à vous-même, et saisit votre cour ?

Depuis que l'Orient est joint à votre empire,
 Est-il quelque conquête où votre bras aspire ?
 Le soleil, trop content d'éclairer vos États, 375
 Ne s'y lasse jamais, et ne s'y couche pas :
 Vous commandez, seigneur, du couchant à l'aurore,
 Le Scythe vous révère, aussi bien que le Maure :
 Le Tage avec le Rhin s'incline devant vous,
 Et d'un juste tribut honore vos genoux. 380
 D'où naît dans votre cour l'ennui qui vous traverse ?
 De quelques mouvements soupçonnez-vous la Perse ?
 Et, tenant dans vos fers Zénobie et Sapor,
 Est-il quelque ennemi que vous craigniez encor ?

AURÉLIEN

Non, non, je ne crains plus d'ennemis que moi-même : 385
 Cher Sabinus, enfin, te le dirai-je ? J'aime.

SABINUS

Vous aimez ! Vous, seigneur, à l'amour immolé !

AURÉLIEN

Jamais de plus de feux un coeur ne fut brûlé ;
 Et jamais empereur, suivi de la victoire,
 Ne se vit plus à plaindre au comble de la gloire. 390
 Pour garantir mon cour d'un funeste poison,
 J'appelle à mon secours ma fierté, ma raison ;
 J'oppose à mon amour mon rang et ma naissance,
 Le sénat, la vertu, vingt ans d'indifférence :
 Hélas ! Tout me trahit et me quitte en un jour ; 395
 Fierté, raison, vertu, tout me livre à l'amour.
 Oui, je te l'avouerai, depuis cette journée
 Que le ciel par malheur rendit trop fortunée,

Où ton bras triomphant ramena dans ces lieux
 Une princesse, hélas ! trop charmante à mes yeux, 400
 Je ne me connais plus, ma grandeur m'importune ;
 Je condamne les dieux, j'accuse la fortune ;
 J'erre dans ce palais, inquiet, incertain ;
 Je fuis, mais vainement, j'ai le trait dans le sein.
 À tout moment, l'objet dont mon âme est blessée 405
 Est présent à mes yeux, et flatte ma pensée ;
 En vain de cet objet je tâche à m'écarter ;
 Je veux me fuir moi-même, et ne puis m'éviter.
 Que ne la laissais-tu, la princesse orgueilleuse,
 Porter aux ennemis sa beauté dangereuse ? 410
 Pourquoi l'arrêtais-tu sur le point d'échapper ?
 Pour me servir, hélas ! N'osais-tu me tromper ?
 Ne présumais-tu pas, en voyant tant de charmes,
 Que la victoire un jour me coûterait des larmes ?
 Et ton bras pouvait-il, la mettant dans mes mains, 415
 Jamais faire un présent plus funeste aux Romains ?

SABINUS

Dieux ! Qu'est-ce que j'entends ? Quelle foudre imprévue !
 Mon âme à ce revers s'était-elle attendue ?
 Quoi ! Sur une captive attachant vos regards,
 Vous pourriez démentir la fierté des Césars ! 420

AURÉLIEN

Ah, cruel ! Qu'as-tu fait ?

SABINUS

Ce que je devais faire,
 Ce qu'au bien de l'État il était nécessaire ;
 Et l'Orient, soumis à vos lois pour jamais,

Assure à tout l'empire une éternelle paix.

425

AURÉLIEN

Et que m'importe, hélas ! Du repos de la terre ?
 Que me sert d'étouffer le flambeau de la guerre,
 Si j'allume en mon sein des feux plus violents,
 Et dérobe à mon cour le repos que je sens ?
 Tout l'Orient conquis, l'Afrique avec l'Asie,
 Ne me rendront jamais ma liberté ravie ;
 Et l'univers entier est pour un empereur
 Trop cher, quand il le doit acheter de son cour.
 J'aime cependant, j'aime ; et, malgré moi, mon âme
 Est en proie aux fureurs de sa nouvelle flamme :
 Ce feu trop retenu ne peut plus se celer,
 Et je ne puis, enfin, et me taire et brûler.
 Rome, dans ce moment, et l'armée, attentives,
 Attendent quel sera le destin des captives ;
 Ce jour le prescrira : je destine au soleil
 D'un sacrifice heureux le pompeux appareil.
 J'attends tout de tes soins ; va, que le camp s'apprête
 À célébrer l'éclat d'une si grande fête.
 Pour rendre à l'univers ce jour encor plus beau,
 L'hymen en ma faveur brûlera son flambeau.
 Ismène, dans ces lieux par mon ordre conduite,
 Va bientôt de son sort par ma bouche être instruite ;
 Je l'attends. Mais on vient ; ma gloire et mon amour
 Se reposent sur toi de l'éclat de ce jour.

430

435

440

445

SCÈNE II

Aurélien, Firmin.

AURÉLIEN

Hé bien, Firmin ! Hé bien ! Verrai-je la princesse ?
Viendra-t-elle en ces lieux ?

450

FIRMIN

Seigneur, elle s'empresse
À remplir vos désirs, et bientôt, sur mes pas,
Ismène à vos regards viendra s'offrir.

AURÉLIEN

Hélas !

455

FIRMIN

Vous soupirez, seigneur, et votre âme abattue
Semble, dans ce moment, redouter cette vue.
Vous tremblez !

AURÉLIEN

Je rougis du trouble où tu me vois.
Toute ma fierté cède au feu que je conçois ;
Et l'amour, me forçant à rompre le silence,
Par ce honteux aveu commence sa vengeance.
Firmin, je fais venir Ismène dans ces lieux
Pour soumettre mon cour au pouvoir de ses yeux,
Lui dire qu'un hymen à mes jours nécessaire
Doit nous joindre aujourd'hui.

460

465

FIRMIN

Seigneur, qu'allez-vous faire ?
Vous savez quel empire est commis à vos soins.

AURÉLIEN

Je serais plus heureux, si je le savais moins.

FIRMIN

Je tremble des malheurs que le ciel vous apprête : 470
À combien de fureurs offrez-vous votre tête !
Je vois déjà, seigneur, vos chefs et vos soldats,
D'un prétexte apparent couvrant leurs attentats,
Et se nommant tout haut vengeurs de la patrie,
Obéir en secret à leur propre furie. 475
La haine des Romains, ardents à se venger,
Ne souffre point au trône aucun sang étranger :
Cent massacres fameux en ont teint notre histoire.
Vous aurez beau, seigneur, opposer votre gloire,
Des moissons de lauriers, votre rang, vos vertus, 480
Des rois chargés de fers, des tyrans abattus :
En vain de ces remparts vous voudrez vous défendre,
Quand la liberté parle, on ne veut rien entendre.
Le Romain, attentif à ses premiers destins,
Ne verra plus en vous que le sang des Tarquins ; 485
Et cet affront rendant ses fureurs légitimes,
De toutes vos vertus il vous fera des crimes.

AURÉLIEN

Ainsi que toi, Firmin, je prévois les malheurs
Où d'un aveugle amour m'exposent les erreurs :
Mais je verrais la foudre à partir toute prête 490

S'allumer dans les cieux et menacer ma tête,
 La foudre et ses éclats ne pourraient m'alarmer :
 Le sort en est jeté, j'aime, et je veux aimer.
 Que le sénat, jaloux de cet hymen, murmure,
 Qu'il arme l'univers pour venger cette injure, 495
 Contre tout l'univers je soutiendrai mes droits,
 Et saurai me soustraire au caprice des lois :
 Je maintiendrai sans lui l'honneur du diadème ;
 On me l'a confié, j'en rends compte à moi-même :
 Qu'on s'en rapporte à moi ; la gloire des Romains 500
 Ne peut être remise en de meilleures mains.
 Depuis que j'ai reçu les rênes de l'empire,
 Aux lois de mon devoir j'ai pris soin de souscrire ;
 Et dans ce dur chemin où j'ai su m'avancer,
 Ce n'est pas s'égarer que de s'y délasser. 505

FIRMIN

Oui, seigneur, jamais Rome, en un jour de victoire,
 De traits plus glorieux ne marqua son histoire ;
 L'éclat dont aujourd'hui le sénat est frappé,
 N'est que de votre gloire un rayon échappé :
 Mais vous devez encore arracher à l'envie 510
 Les traits dont elle peut attaquer votre vie,
 Ne pas vous en remettre à nos neveux déchus
 À peser vos erreurs avecque vos vertus.
 Du chemin de la gloire on ne saurait descendre
 Que la trace n'en soit difficile à reprendre : 515
 En vain par mille exploits on a su s'avancer,
 Pour un égarement il faut recommencer.
 Il ne sied qu'au cour faible, aux hommes ordinaires,
 À se lasser bientôt dans ces routes austères,
 Et se flatter encor, fiers et présomptueux, 520
 Qu'un seul jour de vertu peut faire un vertueux.

Ah ! Qu'il est beau, seigneur, au vainqueur de la terre,
 Qui déchaîne à son gré le démon de la guerre,
 Qui tient tout sous ses lois, de borner son pouvoir
 Au terme généreux prescrit par son devoir ;
 De laisser sa vertu seule dans la balance
 L'emporter sur le poids de toute sa puissance !

525

AURÉLIEN

Tous tes conseils, Firmin, ne sont plus de saison,
 Et mes sens égarés ont séduit ma raison ;
 Une secrète voix, qui ne saurait se taire,
 Me prescrit mieux que toi ce que je devrais faire,
 Et contre cet amour m'aurait fait révolter,
 Si mon cour un moment avait pu l'écouter.
 Que fais-je cependant dont ma gloire s'offense ?
 Me voit-on de l'empire oublier la défense ?
 Quels tyrans sont en paix ? Quels Romains sont proscrits ?
 Mes arrêts au sénat de sang sont-ils écrits ?
 L'univers me voit-il, couvert d'ignominie,
 Traîner dans le repos une indolente vie ?
 Pour fruit de mes travaux, pour prix de mes exploits,
 Je ne veux qu'être un jour arbitre de mon choix.
 Suis-je donc du sénat ou le maître ou l'esclave ? “
 Attendrai-je à la fin qu'il m'insulte et me brave,
 Qu'il décide mon sort ? Firmin, n'en parlons plus,
 L'amour est mon vainqueur ; tes soins sont superflus.
 Mais on vient. Que je sens de trouble dans mon âme !

530

535

540

545

SCÈNE III

Aurélien, Ismène, Firmin, Théone.

AURÉLIEN

Souffrez qu'à vos regards je m'offre ici, madame,
Non plus comme autrefois, que l'horreur et l'effroi
Marquaient partout mes pas et volaient devant moi :
Je viens, plein des transports d'une flamme indiscrete, 550
D'un cour qui vous adore avouer la défaite,
Me mettre dans vos fers, et dire, à vos genoux,
Qu'il n'est plus dans ces lieux d'autre vainqueur que vous.

ISMÈNE

Seigneur, un tel discours a de quoi me surprendre ;
J'en demeure interdite, et ne le puis comprendre. 555
Je n'ai pas oublié qu'un funeste revers,
Après de vains efforts, m'a mise dans vos fers :
Rebut de la fortune, esclave infortunée,
Je sais à quels malheurs le sort m'a condamnée ;
Et le plus grand de tous, sans espoir, sans secours, 560
C'est de n'avoir encor vécu que peu de jours.
Puis-je au milieu des fers conserver quelques charmes ?
Tout le feu de mes yeux s'est éteint dans mes larmes ;
Et je les punirais, si leur coupable ardeur
Avait, en vous touchant, si mal servi mon cour. 565

AURÉLIEN

Madame, je sais bien qu'un soupir dans ma bouche
Allume votre haine, et vous rend plus farouche ;
Que vous changez le nom d'empereur, de vainqueur,
En celui de tyran et de persécuteur :

Mais enfin, si jamais dans une âme hautaine, 570
 Par un effort d'amour on peut vaincre la haine,
 Malgré tous vos dédains, je suis sûr d'être heureux.
 Madame, on n'a jamais ressenti tant de feux ;
 Et, quel que soit l'excès de votre horreur extrême,
 Votre cour me hait moins que le mien ne vous aime. 575
 Si c'est assez pour vous qu'un empire romain,
 Je vous l'offre en ce jour, madame, avec ma main.

ISMÈNE

À moi, seigneur ! À moi ! Songez...

AURÉLIEN

À vous, madame.
 Quel don plus précieux vous prouverait ma flamme ? 580
 Un empereur, bientôt maître de l'univers,
 Serait-il un captif indigne de vos fers ?

ISMÈNE

Je l'avouerai, seigneur, une telle victoire
 N'éblouit point mes yeux par l'éclat de sa gloire,
 Et je dois renoncer sans peine à la grandeur 585
 Qu'il faudrait acheter aux dépens de mon cour.
 Il ne m'est plus permis d'accepter de couronne,
 Si Sapor, plus heureux, à mon front ne la donne ;
 Et même le présent de l'empire romain
 M'est odieux, seigneur, offert d'une autre main. 590

AURÉLIEN

Que m'apprenez-vous donc ? Et que m'osez-vous dire ?
 Sapor ?... Si de sa main vous attendez l'empire,

Vos vœux avec les siens vers le ciel adressés
 Ne seront pas encor dans ce jour exaucés.
 Je crois peu que l'état où le ciel l'abandonne 595
 Soit le plus court chemin pour arriver au trône :
 Je pourrais me tromper ; et, pour sortir des fers,
 Peut-être que Sapor a cent chemins ouverts.
 Mais, sans trop pénétrer, peut-on savoir, madame,
 Par quel heureux secret il a touché votre âme ? 600
 Car enfin vous l'aimez.

ISMÈNE

Seigneur, jusqu'à ce jour
 Mon cour ignore encor ce que c'est que l'amour.
 J'avouerai seulement qu'en ma plus tendre enfance,
 Quand mes jours plus sereins coulaient dans l'innocence 605
 Une mère, avant moi, formant ces noeuds si doux,
 Me choisit, de sa main, ce prince pour époux.
 Depuis ce temps, hélas ! Source d'inquiétude,
 Je me fais de le voir une douce habitude ;
 Chaque jour, chaque instant vient irriter l'ardeur 610
 Qui, flattant mes désirs, s'empare de mon cour.
 Quand je le vois, seigneur, une furtive joie
 Dans nies yeux indiscrets malgré moi se déploie ;
 Mon cour, en ce moment, de plaisir pénétré,
 Vole au-devant de lui, dans mon sein trop serré : 615
 Quand je ne le vois plus, une langueur secrète
 Entretient les ennuis d'une flamme inquiète ;
 Et, séduite souvent d'un souvenir flatteur,
 Je le cherche et lui parle en secret dans mon cour.
 Mes yeux ne s'ouvrent plus que pour voir ses alarmes, 620
 Que pour le regarder, ou pour verser des larmes :
 Plus sensible à ses maux que je ne suis aux miens,
 Mes fers sont à mon bras moins pesants que les siens ;

Je le plains plus cent fois qu'il ne se plaint lui-même.
Ah ! Si l'on aime ainsi, j'avouerai que je l'aime.

625

AURÉLIEN

N'en doutez point, madame, à ces signes secrets
On reconnaît assez l'amour et ses effets ;
Par de plus doux transports il ne saurait paraître.

ISMÈNE

J'ai donc senti l'amour, seigneur, sans le connaître :
À ce tendre penchant mon cour accoutumé
De sa naissante ardeur ne s'est point alarmé.
Trouvant dans mon amour mon devoir même à suivre,
J'ai commencé d'aimer en commençant à vivre ;
Et, le temps confirmant mes feux de jour en jour,
Sapor n'a plus tenu mon cour que de l'amour.
Je ferais plus encor ? Je donnerais ma vie
Pour lui rendre un moment sa liberté ravie.
Oui, prince, je te l'offre, et je meurs à tes yeux ;
Puisse ma mort calmer la colère des dieux !
Trop contente, en mourant, de te le pouvoir dire :
Ayant vécu pour toi, c'est pour toi que j'expire.
Mais ma raison s'égare, et je me sens troubler.
Seigneur, en ce moment, je croyais lui parler.

630

635

640

AURÉLIEN

À ces égarements, à ces transports, madame,
Vous m'instruisez assez des ardeurs de votre âme ;
Mais apprenez aussi qu'un empereur romain
N'est point accoutumé de soupirer en vain ;
Qu'un amant, couronné de plus d'un diadème,
Prétend être entendu quand il a dit qu'il aime.

645

Pour ne devoir qu'à vous le don de votre cour, 650
 J'oubliais tous les noms de maître, de vainqueur ;
 Et, m'abandonnant trop aux transports de mon âme,
 Je ne me suis paré que de ma seule flamme.
 Mais, madame, un moment songez ce que je puis,
 Qui vous êtes, quel est Sapor, et qui je suis ; 655
 Songez que de nommer un rival qui m'offense
 C'est presque de sa mort prononcer la sentence :
 Je vous laisse y penser.

SCÈNE IV

Ismène, Théone.

ISMÈNE

Théone, qu'ai-je dit ?
 Quel trouble en ce moment vient saisir mon esprit ? 660
 Quel aveu, quel discours est sorti de ma bouche !
 N'as-tu pas remarqué cet air sombre et farouche,
 Ces regards incertains, où j'ai lu la fureur
 Et les jaloux transports qui déchirent son cour ?
 Il mourra donc, Théone ! Et parce que je l'aime, 665
 Il faudra que ma main l'assassine elle-même !
 C'était peu qu'en ces lieux, conduit par son amour,
 Il eût abandonné les grandeurs de sa cour ;
 Que, prodiguant pour moi son sang avec sa vie,
 Son bras de fers honteux sentît la barbarie ; 670
 Je n'avais pas encore assez rempli son sort,
 Et j'étais réservée à lui donner la mort.
 Hélas ! Tout me trahit ; et toi-même, cruelle !
 Voilà, voilà l'effet de ta main criminelle :
 C'est toi qui, ce matin, par des soins imprudents 675
 As voulu me parer de ces vains ornements ;

C'est toi qui, par ces noeuds, dont l'appareil m'offense,
De mes cheveux épars as dompté la licence ;
C'est ce zèle indiscret, que je n'approuvais pas,
Qui rallume l'éclat de mes faibles appas. 680
Ah, que tes soins cruels me vont coûter de larmes !

THÉONE

Madame, quelque temps suspendez vos alarmes ;
Le ciel, en ce moment touché de vos malheurs,
Se prépare à tarir la source de vos pleurs ;
Il vous ouvre un chemin pour monter à l'empire : 685
Il ne tient plus qu'à vous.

ISMÈNE

Ah ! Que m'oses-tu dire,
Cruelle ? Et jusque-là tu peux donc me haïr ?
Ta bouche, avec ta main, s'emploie à me trahir.
J'irais, du vain éclat d'un empire éblouie, 690
Aux yeux de l'univers montrer ma perfidie !
Et, pour un faux brillant, je vendrais en un jour
Fierté, haine, parents, gloire, vengeance, amour !
Moi, j'irais, me couvrant d'une honte éternelle,
Justifier les noms d'ingrate, d'infidèle ! 695
Ah ! Périssent en mon cour ce dessein odieux !
Je tremble, je frémis. Que plutôt à tes yeux...
Mais allons l'informer de tout ce qui se passe ;
Tâchons de détourner le coup qui le menace ;
À ses mortels ennuis je vais mêler mes pleurs. 700
Dieux ! Devrait-il s'attendre encore à ces malheurs ?

ACTE III

SCÈNE I

Sapor, Ismène.

SAPOR

Est-il vrai ? Le croirai-je, adorable princesse ?
Quoi ! Votre cour encor dans mon sort s'intéresse !
Trahi de tous côtés, vaincu de toutes parts,
Je puis, sans vous blesser, m'offrir à vos regards ! 705
Vous me voyez sans peine ; et ces yeux pleins de charmes
Daignent pour moi s'ouvrir et répandre des larmes !
Pour moi vous préférez la honte de vos fers
Aux honneurs éclatants de cent sceptres offerts !
Un mot changeait l'état de votre destinée ; 710
Vous remontiez au trône auquel vous étiez née ;
Et le ciel aujourd'hui, par un juste retour,
Vengeait les coups du sort par les coups de l'amour.
Cependant, plus sensible au feu qui vous inspire,
Vous abandonnez tout, gloire, grandeurs, empire, 715
Pour qui ? Pour un captif accablé de malheurs,
Qui ne peut désormais vous offrir que des pleurs,
D'un trône abandonné frivole récompense ;
Et, pour comble d'ennui (j'en rougis quand j'y pense),
Ce prince aimé de vous, que vous favorisez, 720
Ne vous rendra jamais ce que vous refusez.

ISMÈNE

Ah, prince ! Dès longtemps par le sort poursuivie,
 J'ai prévu les malheurs qui menaçaient ma vie,
 Et j'ai toujours bien cru qu'il fallait m'exercer
 Au mépris des grandeurs où j'allais renoncer. 725
 Je m'en suis déjà fait une longue habitude ;
 Mais mon cour à changer n'a point mis son étude,
 Et je n'ai jamais cru devoir l'accoutumer
 Au malheur imprévu de ne vous point aimer.
 Peut-être à mon amour me laissai-je séduire : 730
 Mais, à quelque grandeur où m'élève l'empire,
 Le don de votre cour, cher prince, est, à mes yeux,
 Un présent mille fois encor plus précieux.

SAPOR

Songez-vous qui je suis ? Ah, princesse charmante !
 Mon âme en ce moment sur mes lèvres errante, 735
 Pour s'échapper de moi n'attend plus qu'un soupir !
 C'est trop pour un mortel ressentir de plaisir :
 Arrêtez ces torrents où mon âme se noie,
 Et Sapor n'est pas fait pour expirer de joie.

ISMÈNE

Hélas ! Que ces plaisirs vous coûteront de pleurs ! 740
 Mon amour est pour vous le dernier des malheurs ;
 Craignez que l'empereur...

SAPOR

Hé ! Que pourrais-je craindre ?
 Est-il quelque revers dont je puisse me plaindre ?
 Hélas ! Quand une fois on a vu vos appas, 745

Il n'est plus d'autre mal que de ne vous voir pas,
Plus de bien que d'avoir un coeur tendre, et capable
De vous aimer autant que vous êtes aimable.

ISMÈNE

Hélas ! Pour tant d'ardeur, pour prix de tant d'amour,
Que fais-je ? Je conspire à vous ravir le jour ; 750
D'un dangereux rival j'aigris la jalousie,
J'allume ses transports, j'excite sa furie :
Irrité d'un refus qu'il croit injurieux,
Il vengera sur vous le crime de mes yeux.
D'une secrète horreur mon âme prévenue, 755
Ne jouit qu'en tremblant du bien de votre vue :
Je crains pour moi, pour vous ; et lorsque je vous vois,
Je crois toujours vous voir pour la dernière fois.

SAPOR

Pour la dernière fois ! Trop de bonté, madame,
Vous presse à partager les ennuis de mon âme. 760
Un prince qui n'a pu détourner vos malheurs
Mérite-t-il encor de causer vos frayeurs ?
L'univers me verra, victime toujours prête,
Attendre les couteaux suspendus sur ma tête :
Un mot de votre bouche, un regard de vos yeux, 765
Réparent pour toujours un sort injurieux ;
Et l'on oublie assez son injustice extrême,
Lorsque l'on se souvient seulement qu'on vous aime.

ISMÈNE

Pour détourner les maux prêts à vous opprimer,
Souvenez-vous, hélas ! De ne me plus aimer. 770

SAPOR

Moi, ne vous plus aimer ! Ma tendresse offensée
Ne soutient point l'horreur d'une telle pensée.
Moi, ne vous plus aimer ! Et quel affreux démon
Verserait dans mon cour ce funeste poison ?
Pourrais-je imaginer un revers plus funeste ?
Je vous aime, et c'est là le seul bien qui me reste.
Hélas ! J'ai tout perdu ; prêt à perdre le jour,
Permettez-moi du moins de garder mon amour.
Mon cour, en vous faisant un ardent sacrifice,
Du destin courroucé peut braver la malice :
Pénétré de vos feux, c'est vous qui m'animez,
Et je ne vis enfin qu'autant que vous m'aimez :
Heureux, s'il m'est permis, en dépit de l'envie,
De finir à vos pieds ma déplorable vie !

775

780

ISMÈNE

Hélas ! Qu'avez-vous fait ?

785

SCÈNE II

Aurélien, Sapor, Ismène, Firmin, Théone.

ISMÈNE

J'aperçois l'empereur.
Ciel, détourne les maux que présage mon cour !

AURÉLIEN

Je vois avec chagrin qu'en ces lieux ma présence
De vos ardents transports calme la violence ;

Si j'avais cru troubler des entretiens si doux, 790
 Je me serais gardé de m'offrir devant vous.
 Si j'en crois mes regards, dans l'excès de ce zèle,
 Vous lui juriez, madame, une amour éternelle ;
 Et, plein du même feu, je crois qu'à votre tour,
 Prince, vous lui juriez une éternelle amour, 795

SAPOR

Vos yeux, en ce moment, n'ont point su vous séduire ;
 Tout ce que sa beauté me permet de lui dire,
 Ce que pense un amant de ses feux pénétré,
 Ma bouche lui disait, quand vous êtes entré.

AURÉLIEN

Mais vous ne deviez pas, prince, si tôt suspendre 800
 Le cours impétueux d'un entretien si tendre ;
 J'aurais été témoin de vos ardents discours.

SAPOR

Si j'en crois votre bouche, elle use de détours.

AURÉLIEN

Je n'en ai pas besoin ; je sais ce que peut dire 805
 L'amour le plus puissant, quand le malheur l'inspire :
 Mais, prince, je ne sais si vous êtes instruit
 Quel dangereux rival vous traverse et vous nuit.
 Vous a-t-on fait savoir qu'il fallait dans votre âme
 Étouffer les ardeurs d'une indiscrete flamme ;
 Que l'empire d'un cour que le sort m'a donné 810
 Est un bien qu'en secret je me suis destiné ;
 Qu'aucun autre que moi ne doit plus y prétendre ?

SAPOR

Oui, prince, je le sais ; on vient de me l'apprendre :
Mais j'ignorais encor que le sort des combats
Pût disposer d'un cour, ainsi qu'il fait d'un bras ; 815
Et que les mêmes fers dont on charge une tête
Dussent toujours d'une âme assurer la conquête.
Il est vrai qu'en tout temps un puissant empereur
À travers cent rivaux se fait jour dans un cour :
Tout fléchit devant lui, tout cède, tout fait place ; 820
C'est pour une mortelle encore trop de grâce
De recueillir l'honneur d'un sévère regard
Que sa bonté sur elle a jeté par hasard.
Mais il est certains cours, si j'ose ici le dire,
Qu'on n'éblouirait pas de l'offre d'un empire, 825
Et qui, dès leur naissance au trône accoutumés,
Même à des empereurs pourraient être fermés.

AURÉLIEN

S'il s'en trouvait quelqu'un, une juste puissance
M'assurerait toujours de son obéissance :
Un pouvoir redoutable entraîne à soi l'amour. 830

SAPOR

C'est ainsi qu'on emporte un coeur en cette cour ?

AURÉLIEN

D'une esclave orgueilleuse on sait tirer vengeance ;
Et l'on y sait, de plus, réprimer l'insolence.

SAPOR

Insultez, triomphez : peut-être en d'autres temps
Vous m'eussiez épargné ces discours insultants ; 835
Avant qu'aux champs fumants d'Émesse et de Larisse
Le ciel de mes malheurs se fut rendu complice,
Lorsque vos bataillons étonnés n'osaient pas
Soutenir les éclairs du fer de mes soldats,
Incertains du succès que nous devons attendre, 840
Ces mots dans votre bouche auraient pu se suspendre ;
Ce temps, dont vous pourriez encor vous souvenir,
Peut-être malgré vous pourrait-il revenir.

AURÉLIEN

En tout temps, en tous lieux, en me voyant paraître,
Prince, vous avez dû respecter votre maître ; 845
Et, d'un mot ? Je vous puis empêcher de revoir
Ce temps qui vainement flatte encor votre espoir.

SAPOR

Le coup devrait avoir prévenu la menace.

AURÉLIEN

Le coup devrait avoir humilié l'audace
D'un esclave orgueilleux. 850

SAPOR

Dites mieux, d'un rival.

AURÉLIEN

L'un et l'autre en ce jour mérite un sort égal,

Et tous deux à mes yeux ne sont que trop coupables.

SAPOR

Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables.

AURÉLIEN

Redoutez leur faveur.

855

SAPOR

Je crains plus leur courroux.

AURÉLIEN

Je vous trouve bien vain.

SAPOR

Mais du moins peu jaloux.

AURÉLIEN

Prince, si vous l'étiez, vous seriez moins à plaindre.

(Il sort.)

SAPOR

D'un rival tel que vous je sais ce qu'on doit craindre ?
Et je demanderais, pour être satisfait,
D'être aimé seulement autant que l'on vous hait.

860

ISMÈNE *(à Sapor, qui sort)*

Prince, que dites-vous ?

SCÈNE III

Aurélien, Ismène, Firmin, Théone.

AURÉLIEN

Ah ! C'est trop de licence ;
C'est trop par des raisons fatiguer ma constance : 865
Laissons de mon courroux ralentir les éclats.
Autant que l'on me hait !...

ISMÈNE

Ah ! Ne le croyez pas.

AURÉLIEN

Je ne le crois que trop : mais si l'on me dédaigne,
Par de plus sûrs moyens j'obtiendrai qu'on me craigne. 870
Redoutez les transports d'un aveugle courroux ;
Tremblez pour lui, madame, et peut-être pour vous.
L'un et l'autre à mes yeux est déjà trop coupable,
Lui de vous trop aimer, vous d'être trop aimable.
Je ne vois en Sapor qu'un criminel d'État ; 875
Tout demande sa mort, l'armée et le sénat :
Ce n'est plus un rival que mon courroux opprime,
Je dois à l'univers cette grande victime,
Et je rends grâce au ciel de pouvoir, en un jour,
Satisfaire ma gloire, et venger mon amour. 880

ISMÈNE

Non, le ciel ne veut point une telle injustice :
S'il vous demande encore un nouveau sacrifice,
Qui retient votre bras ? Frappez, qu'attendez-vous ?
Voilà le coeur qui doit expirer de vos coups.

AURÉLIEN

Déjà Sapor devrait être réduit en poudre ; 885
 Mais je veux quelque temps suspendre encor la foudre :
 Je fais plus, je vous fais arbitre de son sort ;
 Vous tenez dans vos mains et sa vie et sa mort :
 Allez le voir, madame, et lui faites entendre
 Qu'aux droits de votre cour il ne doit plus prétendre, 890
 Que vos feux à jamais pour lui sont consumés,
 Et qu'enfin aujourd'hui c'est moi que vous aimez.

ISMÈNE

Il mourra donc, grands dieux ! Quoi ! Ma bouche perfide
 Pourra lui proférer ce discours parricide !
 Et, quand je le pourrais, ah ! Ne serait-ce pas, 895
 Loin de sauver ses jours, avancer son trépas ?
 Puisque vous et les dieux voulez cette victime,
 Vous l'avez commencé, finissez votre crime :
 Si la mort est l'objet de vos lâches desseins,
 Qu'il meure par vos coups, et non pas par les miens. 900

(Il va pour sortir.)

AURÉLIEN

Enfin par la pitié ma haine retenue
 Peut avoir désormais toute son étendue.
 Vous le voulez, madame ; et je vous ferais tort,
 Si je m'intéressais plus que vous à son sort.
 Je puis donner l'essor à ma juste vengeance ; 905
 Armons-nous, punissons un rival qui m'offense ;
 Qu'il meure. En le voyant sans vie à vos genoux,
 Madame, en ce moment n'en accusez que vous.

ISMÈNE (*l'arrêtant*)

Ah, seigneur ! Arrêtez ; je suis prête à tout faire :
 J'immolerais l'amour et l'amant, pour vous plaire ; 910
 Je vais lui prononcer l'arrêt de son trépas ;
 J'y cours ; je lui dirai que je ne l'aime pas.
 Que je ne l'aime pas ! Eh ! Le pourra-t-il croire ?
 Peut-être dans mes yeux il lira le contraire.
 Mais n'importe ; ma bouche, arrêtant leurs effets, 915
 Lui dira, s'il le faut encor, que je le hais.
 Que ne ferais-je point pour lui sauver la vie !

AURÉLIEN

Ne vous figurez pas que mon âme éblouie
 Parmi ces sentiments n'aille se faire jour ;
 À travers cette haine on verra votre amour. 920
 C'est pour moi, je l'avoue, une faible victoire ;
 Je sais d'un tel discours ce que j'en devrai croire ;
 Dans cet aveu contraint, source de votre ennui,
 Votre bouche est pour moi, votre cour est pour lui.
 Mais enfin je vaincrai l'orgueil d'un téméraire ; 925
 Et, puisque vous m'ôtez tout espoir de vous plaire,
 Je le dirai, cruelle, il m'est presque aussi doux
 D'être haï de lui, que d'être aimé de vous.

SCÈNE IV

Zénobie, Aurélien, Ismène, Firmin, Théone.

ZÉNOBIE (*à Aurélien*)

Il se répand un bruit que je ne crois qu'à peine ;
 On dit que dans ce jour vous épousez Ismène : 930

Ce bruit de bouche en bouche est jusqu'à moi venu,
Et dans tout ce palais se trouve répandu.
D'un doute qui m'outrage éclaircissez mon âme,
Épousez-vous Ismène.

AURÉLIEN

Oui, dès ce jour, madame.

935

ZÉNOBIE

Et ma fille pourrait jusque-là s'oublier ?

AURÉLIEN

Elle veut bien plutôt noblement s'allier.

(À Ismène.)

ZÉNOBIE

Elle y consentirait ! Non, je ne le puis croire ;
Ma fille n'ira point, insensible à sa gloire,
Immoler sa vengeance, et, vous donnant la main,
Vendre le sang d'un père à son lâche assassin.
Monterait-elle au trône où le corps de son père
Fait le premier degré ? Que prétend-elle faire ?
Depuis quand, en quel lieu, comment, et par quels droits
Est-elle devenue arbitre de son choix ?
Sapor y consent-il ? M'avez-vous consultée ?
La voix de mon époux, l'avez-vous écoutée,
Cette plaintive voix qui suit partout mes pas,
Et vous reproche un sang que vous ne vengez pas ?

940

945

ISMÈNE

Et vous aussi, Madame ? Hélas ! C'est trop de peines.

950

ZÉNOBIE

Non, ce n'est point mon sang qui coule dans tes veines ;
Je ne t'ai point portée, ingrate, dans ce sein,
Et tu n'as, en naissant, sucé qu'un lait romain.
Sont-ce là ces transports de haine et de vengeance
Dont j'ai toujours pris soin de nourrir ton enfance ?
Est-ce moi qui t'appris à trahir en un jour
Les intérêts du sang, et les droits de l'amour ?
Réponds-moi ; parle.

955

ISMÈNE

Hélas !

ZÉNOBIE

Insensible ! Inhumaine !
Tu soupîres ! Voilà les transports de ta haine,
Fille indigne d'un nom que tu ne peux porter !

960

(À Ismène.)

AURÉLIEN

Madame, jusqu'à quand voulez-vous m'insulter ?
N'avez-vous pas assez lassé ma patience ?
Dois-je encor porter loin l'excès de ma constance ?
Mais parmi ces discours, dont je dois être las,
Vous m'instruisez, madame ; et je ne savais pas
Qu'en répandant sur vous un rayon de ma gloire,

965

Je misse à votre front une tache si noire ;
 Et qu'un sceptre romain, par ma main présenté, 970
 Fût un crime pour vous à la postérité :
 S'il faut même le dire, avec un oeil sévère
 Ma fierté dès longtemps avait vu le contraire ;
 Et, soigneux de mon nom, j'ai craint jusqu'à ce jour
 D'intéresser ma gloire en ce fatal amour. 975
 Mais, madame, aujourd'hui plus sensible à ma flamme,
 L'amour, de son côté, vient entraîner mon âme.
 Je n'examine point ici qui de nous deux
 Hasarde plus sa gloire un jour chez nos neveux :
 Quoi qu'il en soit enfin, quoi qu'on en puisse dire, 980
 Je le veux, je l'ordonne, et cela doit suffire ;
 Dussé-je me couvrir d'un affront éternel,
 Je conduis dans ce jour votre fille à l'autel.
 Vous, madame, arrêtez l'effet de ma puissance ;
 Mon amour est encor plus fort que ma vengeance. 985
 Tenez votre promesse : ici tout m'obéit ;
 Ces murs me rediront ce que vous aurez dit.

SCÈNE V

Zénobie, Ismène, Théone.

ZÉNOBIE

Enfin voila l'abîme où j'étais attendue !
 Dieux cruels, voyez-moi, suis-je assez confondue ?
 Je verrai donc ma fille, amenée aux autels, 990
 Avouer sa faiblesse aux pieds des immortels !
 Mes yeux seront témoins...

ISMÈNE

Ah ! De grâce, madame,
De reproches affreux n'accablez point mon âme ;
Victime infortunée, un destin malheureux, 995
M'entraînant à l'autel, triomphe de mes voux :
Plaiguez plutôt mon sort ; pour sauver ce que j'aime,
J'immole mon amour, je m'immole moi-même ;
Sans ce dur sacrifice et cet hymen, hélas !
Ce jour est pour Sapor celui de son trépas. 1000

ZÉNOBIE

Le jour de son trépas ! Dieux ! Quelle tyrannie !

ISMÈNE

Au dépens de l'amour, il faut sauver sa vie.

ZÉNOBIE

Le barbare !

ISMÈNE

Ah, madame ! Arrêtons son courroux.

ZÉNOBIE

Ah ! Périssons, ma fille, et Sapor avec nous. 1005
D'un indigne attentat sauvons notre mémoire ;
Nous ne vivons déjà que trop pour notre gloire.
Tout est ici soumis à la loi du trépas :
Nous vivons pour mourir, mais nous ne naissons pas
Avec un coeur exempt et de tache et d'offense, 1010
Pour en trahir jamais la sévère innocence :

C'est pour tous les mortels un dépôt précieux
Qu'ils doivent rendre tel qu'ils l'ont reçu des dieux,

ISMÈNE

Quels combats !

SCÈNE VI

Zénobie, Sabinus, Ismène, Théone.

SABINUS *(à Zénobie)*

Je vous cherche, et ma flamme outragée 1015
Vous promet tout, madame ; oui, vous serez vengée ;
Un mouvement secret dans le fond de mon cour
Accuse ma faiblesse et blâme ma lenteur :
Je venge mes délais par mon impatience ;
Vos beaux yeux dans mon cour excitent la vengeance ; 1020
Ce cour d'aucun remords ne se sent combattu ;
Et vous servir, madame, est servir la vertu.

ZÉNOBIE

Quel changement soudain ! Qui cause dans votre âme
Ce retour dans mon cour ?...

SABINUS

L'ignorez-vous, madame ? 1025
On vous aime, on me tue aujourd'hui dans ces lieux.
J'en frémis ; l'empereur vous épouse à mes yeux ;
Lui-même il m'a chargé de l'éclat de la fête.
Détournons les éclats de ce coup sur sa tête ;
Prévenons ses desseins, détruisons ses projets ; 1030

Changeons, par un seul coup, ses lauriers en cyprès ;
Que les flambeaux ardents de cet hymen célèbre
Éclairent les moments de sa pompe funèbre ;
Qu'il péricule à vos yeux.

ZÉNOBIE

Prince, je vous entends ;
Ce soin de me venger, ces nobles sentiments,
Ces transports, ces fureurs dont votre âme est saisie,
Je les dois à l'amour moins qu'à la jalousie.

1035

SABINUS

Et qu'importe, madame, à qui vous les deviez,
Pourvu que le tyran tombe mort à vos pieds ?
Ce généreux courroux, confondu dans mon âme
Avec l'emportement de l'ardeur qui m'enflamme,
Ne vous marque que trop l'amour que j'ai pour vous :
Mon cour est amoureux autant qu'il est jaloux.

1040

ZÉNOBIE

Il faut vous détromper ; l'éclat de cette fête,
L'hymen que dans ces lieux par votre ordre on apprête,
Ces flambeaux dont votre âme a conçu tant d'effroi
Tout ce que vous voyez, ne se fait pas pour moi.

1045

SABINUS

Ne se fait pas pour vous ! Et pour qui donc, madame ?
Quel autre objet ici peut exciter sa flamme ?

1050

ZÉNOBIE

Voilà l'objet fatal, et les coupables yeux

Où l'empereur a pris cet amour odieux,
Amour, plus que mes fers, dangereux à ma gloire.

SABINUS

Vous voulez m'abuser ; non, je ne puis vous croire :
Je vous écoute moins que mes transports jaloux ; 1055
Et qui vous voit, enfin, ne peut aimer que vous.
Quoi qu'il en soit, madame, il faut vous satisfaire ;
Le dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire.
Déjà par tout le camp mes fidèles soldats
Sont, au premier signal, prêts à suivre mes pas. 1060
Le bruit de cet hymen, qui vient de se répandre,
Me fait trouver des cours prompts à tout entreprendre :
Sévère, Albin, Plautus, pleins d'une noble ardeur,
Des moments retardés accusent la lenteur.
Allons, madame, allons, volons à la vengeance. 1065
Déjà plein des transports de mon impatience,
J'ai couru chez Sapor en venant dans ces lieux ;
Le succès du complot est écrit dans ses yeux.
Je vais tout préparer pour ce grand sacrifice,
Et contraindre le ciel à nous être propice. 1070

ZÉNOBIE

Ah ! Suivez les transports dont vous êtes épris,
Et songez que mon cour en doit être le prix.

ACTE IV

SCÈNE I

Ismène, Théone.

ISMÈNE

Où vais-je ? Où suis-je ? Hélas ! Où courons-nous, Théone ?
Ma raison me trahit, ma vertu m'abandonne ;
Mon cour est dévoré des plus cruels ennuis ; 1075
Je cours dans ce palais sans savoir où je suis ;
Je crains d'y rencontrer un malheureux que j'aime ;
Je me dérobe au jour ; je me cache à moi-même ;
Je me fuis, mais en vain ; et tout ce que je vois
Me reproche mon crime et s'arme contre moi. 1080
De quel front, de Sapor soutiendrai-je la vue,
Si, de ma trahison déjà trop confondue,
Je n'ose regarder ce palais odieux,
Où le sang de mon père est fumant à mes yeux ?
Dieux ! Que deviendra-t-il, quand ma bouche cruelle 1085
Lui marquera l'état de mon cour infidèle ;
Quand il m'entendra dire, interdit et confus,
« Prince, je vous aimais, je ne vous aime plus ;
« Je ne suis plus à vous ; à l'autel entraînée,
Avec votre rival j'unis ma destinée ; 1090
Cet hymen se célèbre à vos yeux dans ce jour,
Et je vais vous trahir par un effort d'amour ? »

Ah ! Plutôt que lui faire un aveu si terrible,
 Fuyons, fuyons, Théone, au sein d'un antre horrible ;
 Cachons-nous dans l'horreur des plus sauvages lieux ; 1095
 Renonçons pour jamais à la clarté des cieux.
 Viens, Théone, suis-moi. Mais quelle erreur m'emporte !
 Ne me souvient-il plus de ces fers que je porte ?
 Où puis-je aller, grands dieux ! Quels chemins sont ouverts ?
 Hélas ! Je ne peux plus me cacher qu'aux enfers. 1100

THÉONE

Madame, à quelques maux que le destin me livre,
 Ordonnez de mon sort, je suis prête à vous suivre :
 Prompte à briser mes fers, je marche sur vos pas,
 Sous un climat brûlant, ou sous de froids climats ;
 Soit qu'en ce jour fatal votre ombre fugitive 1105
 Descende pour jamais sur la funeste rive,
 J'irai...

ISMÈNE

Non, demeurons. En quel affreux séjour
 Ne porterais-je pas ma honte et mon amour,
 Après avoir conçu le dessein téméraire 1110
 D'épouser en ce jour l'assassin de mon père ?
 Il suffit que mon crime étonne l'univers,
 Sans en aller si tôt infecter les enfers.

THÉONE

Madame, jusqu'ici votre innocente vie
 D'aucune tache encor ne se trouve ternie ; 1115
 Et frustrant l'empereur du don de votre main,
 Qui peut vous reprocher...

ISMÈNE

Quel horrible dessein !
Voilà de tes conseils l'ordinaire injustice.
Et que t'a fait Sapor pour vouloir qu'il périsse ? 1120
Que t'ai-je fait, grands dieux ! Par quel affreux courroux
Veux-tu que contre lui je tourne encor mes coups ?
C'est donc peu contre lui que la rage et l'envie ;
L'amour, pour l'opprimer, se met de la partie.

SCÈNE II

Sapor, Ismène, Théone.

ISMÈNE

Mais, dieux ! Je l'aperçois ; il tourne ici ses pas. 1125
Dans le trouble où je suis ne m'abandonne pas.

SAPOR

Enfin le ciel, madame, à mes vœux moins contraire,
Luit d'un rayon plus pur ; il permet que j'espère,
Il va m'ouvrir bientôt, en signalant mes coups,
Le moyen de mourir ou de vivre pour vous. 1130
Sabinus, dans l'armée excitant sa puissance,
Des Romains courroucés irrite la vengeance ;
Tout le camp mutiné s'arme en notre faveur,
Et mon cour tout entier se livre à la fureur.
Mais que vois-je, grands dieux ! Et quel sombre nuage 1135
Vient obscurcir l'éclat de votre beau visage !
Quel changement ! Pourquoi détournez-vous vos yeux ?
Depuis quel temps vous suis-je un objet odieux ?
C'est Sapor qui vous parle. Ah ! Ma chère princesse,

Jetez les yeux sur moi. Quel sombre ennui vous presse ? 1140
 Vous ne me dites rien ? Ciel ! Que je sens d'effroi !
 Serais-je donc trahi ? Par qui ? Comment ? Pourquoi ?
 L'aurais-je pu penser ? Quel amour ! Quelle glace !
 Est-ce ainsi que vos yeux enflamment mon audace,
 Ces yeux où je venais prendre toute l'ardeur 1145
 Qui devait animer et mon bras et mon cour !
 Je vais vous arracher...

ISMÈNE

Hélas ! Qu'allez-vous faire ?

SAPOR

Pour vous dans les hasards je cours en téméraire ;
 Je me livre au destin ; quel que soit le danger, 1150
 Sur les pas de la mort je vole vous venger.
 Mon courage inquiet depuis longtemps murmure
 De n'avoir du destin pu réparer l'injure ;
 Et je suis criminel aux yeux de l'univers,
 De vous avoir laissée un moment dans les fers. 1155
 Cet univers saura que ce temps, ce silence,
 Servaient à méditer une illustre vengeance,
 Et que, tout malheureux et tout abandonné,
 J'étais digne du cour que vous m'avez donné.

ISMÈNE

Hélas ! 1160

SAPOR

Vous soupirez, je vois couler vos larmes.
 Et pourquoi verse-t-on du sang avec ces armes ?

Cédons à la fureur.

ISMÈNE

Tournez vos premiers coups
Contre ce cour ingrat qui ne peut être à vous.

1165

SAPOR

Qui ne peut être à moi ! Ciel ! Que viens-je d'entendre ?
Quelle secrète horreur dans moi va se répandre !
L'ai-je bien entendu, grands dieux ! J'en doute encor.
Est-ce Ismène qui parle, ou bien suis-je Sapor ?
Qui ne peut être à moi ! C'en est donc fait, madame ?
L'amour, ce tendre amour, est banni de votre âme ;
Vos sens d'une autre ardeur sont enfin prévenus ;
Vous m'aimiez autrefois, et vous ne m'aimez plus.
Ne craignez point ici que ma bouche rebelle
Vous accable des noms d'ingrate, d'infidèle,
Vous fasse souvenir des serments et des pleurs
Dont il vous plut jadis irriter mes ardeurs :
Non, pour vous reprocher votre injustice extrême,
Je ne veux exciter contre vous que vous-même ;
Au lieu de condamner votre esprit inconstant,
Je vous pardonne tout, si j'en puis faire autant.
Vous me quittez, madame, et je me rends justice,
De mes cruels malheurs je suis le seul complice ;
Indigne de vous plaire et de vous posséder,
Méritais-je ce cour que je n'ai pu garder ?
Devais-je me flatter, puisqu'il faut vous le dire,
Que, toujours insensible aux charmes d'un empire,
Votre amour s'irritant au milieu des malheurs,
Vous oublieriez pour moi le trône et ses grandeurs ?
Espérais-je en effet que, malgré mille obstacles,
Le ciel en ma faveur prodiguât des miracles ?

1170

1175

1180

1185

1190

Croyais-je que toujours... Ah ! Trop longtemps déçu,
Malheureux que je suis ! Je ne l'ai que trop cru ;
Je me suis trop flatté d'une fausse promesse,
Et du charme imposteur d'une feinte tendresse ;
Ma raison prévenue, et mon cour enchanté...
Non, je n'étais point fait pour tant de cruauté.

1195

ISMÈNE

Étais-je faite aussi pour être si cruelle ?

SAPOR

Vous étiez faite, hélas ! Pour n'être pas fidèle :
Vous m'avez abusé d'un espoir trop flatteur ;
Je me croyais aimé, j'adorais mon erreur :
Ne pouviez-vous encor quelque temps vous contraindre ?

1200

ISMÈNE

Hélas ! Connaissez mieux en quel temps je veux feindre.

SAPOR

Je ne veux rien connaître ; assuré de mon sort,
Mes vœux les plus ardents m'entraînent à la mort ;
J'y vais avec plaisir : il faut du sang, madame,
Pour achever d'éteindre une importune flamme ;
J'y cours...

1205

ISMÈNE

Que dites-vous ? Ah ! Quelle aveugle erreur
Vous fait chercher la mort avec tant de fureur ?
Vivez : si vous mourez, il faut que je vous suive.

1210

SAPOR

Hé ! Pourquoi voulez-vous maintenant que je vive ?
Abandonné, trahi, désespéré, vaincu,
Madame, en cet état j'ai déjà trop vécu.

ISMÈNE

Quel trouble me saisit ! Je tremble, je frissonne.
Ah, Théone ! Fuyons. La force m'abandonne.
Fuyons...

1215

SAPOR

Vous me fuyez dans ce moment fatal ;
Vous courez vous jeter dans les bras d'un rival !
Est-ce ainsi qu'autrefois, sensible à mes alarmes,
Vous me voyiez courir dans les périls des armes,
Lorsque, nous séparant par de tendres adieux,
Vous me suiviez longtemps et du cour et des yeux ?
Me fuyiez-vous ainsi, quand ma main fortunée
Tenait à mes drapeaux la victoire enchaînée ;
Quand, revenant vainqueur, j'étais à vos pieds
Le débris de l'orgueil des rois humiliés,
Des javelots brisés, des aigles menaçantes,
Du sang des ennemis encore dégoûtantes,
Des faisceaux arrachés, mille et mille étendards,
Dignes fruits d'un héros, cueillis au champ de Mars ?
Tout couvert de lauriers, et tout brillant de gloire,
Je ne me réservais, pour prix de la victoire,
Que le plaisir charmant de vous la raconter,
Et vous, madame, et vous, celui de l'écouter.
Pour qui donc ai-je mis tant de villes en cendre ?
Pour qui coulait le sang que l'on m'a vu répandre ?
Vous ne l'ignorez pas, j'allais de vos parents

1220

1225

1230

1235

Apaiser, par mon sang, les mânes murmurants.
 Ce n'était pas assez qu'aux plaines de Larisse 1240
 Mon bras leur eût offert un sanglant sacrifice,
 Et que vous eussiez vu leurs sillons désolés
 Blanchir des ossements dont ils étaient comblés :
 C'était peu que, traînant les horreurs de la guerre,
 De vastes flots de sang j'eusse inondé la terre ; 1245
 Il me fallait encor, par de plus grands travaux,
 Changer l'ordre du ciel, faire rougir les eaux,
 Leur apprendre à couler par des routes nouvelles.
 Vous le savez, vos yeux sont des témoins fidèles :
 L'Oronte a vu deux fois ses flots précipités, 1250
 De cadavres romains dans leur cours arrêtés,
 Remonter vers leur source, et cherchant un passage,
 S'égarer dans les champs voisins de son rivage.
 Quel fruit de mes travaux, grands dieux ! N'en parlons plus ;
 Mes regrets aussi bien seraient-ils superflus. 1255
 Ô ciel ! Tu me devais un destin moins barbare.
 Mais calmons la fureur qui de mon cour s'empare.
 Oui, madame, trahi, percé de mille traits,
 Je sens que je vous aime encor plus que jamais.

ISMÈNE

Vous m'aimeriez encor ! Non, je suis trop coupable. 1260

SAPOR

Pour ne me plus aimer, êtes-vous moins aimable ?

ISMÈNE

Vengez-vous par la haine, armez votre courroux.

SAPOR

Pour me venger, hélas ! Quel chemin m'ouvrez-vous ?

ISMÈNE

Je le dirai pourtant : du destin poursuivie,
Je devrais être plainte, et non être haïe. 1265
Vous le saurez un jour.

SAPOR

Ah ! Dans mon désespoir,
Votre bouche déjà m'en a trop fait savoir,
Me m'apprenez plus rien : je n'ai rien à vous dire,
Je ne vous retiens plus, allez chercher l'empire ; 1270
Tandis que d'autre part, en proie à ma fureur,
Je vais, pour me venger, chercher un empereur.
Qu'il me tarde de voir mon bras, de sang avide,
Se perdre dans le sein du traître, du perfide !
Lorsque dans les combats je signalais mes coups, 1275
Je n'étais qu'amoureux, je n'étais point jaloux ;
Par les coups de l'amour j'ai commencé ma vie,
Faisons sentir ici ceux de la jalousie ;
Le champ nous est ouvert ; il faut s'y signaler.
Cruel, tu périras, et ton sang va couler ! 1280

ISMÈNE

Ah, dieux ! Que dites-vous ?

SAPOR

En vain votre tendresse,
Tremblante pour ses jours, dans son sort s'intéresse ;

Il mourra de mes coups, j'irai chercher son cour. “
 Mais, hélas ! Pardonnez à ma juste fureur,
 Si, pressé du transport d'une jalouse rage,
 Je ne respecte point votre divine image ;
 Si je perce ce cour pour effacer des traits,
 Ailleurs que dans le mien, infidèles, imparfaits,
 Et si, l'amour rendant ma fureur légitime,
 J'immole, en me frappant, une double victime.

1285

1290

ISMÈNE

Sortons d'ici, Théone, je me sens accablé ;
 Je tremble, je chancelle, et je ne puis parler.

SCÈNE III

SAPOR *(seul)*

Enfin dépouillons-nous d'une feinte apparence ;
 Déchirons maintenant ce voile de constance
 Où ma faiblesse a su si longtemps se cacher ;
 Il n'est plus de témoins pour nous la reprocher.
 Ouvrons enfin la scène, exposons à la vue
 Les sentiments secrets d'une âme toute nue.
 Éclatez, mes regrets trop longtemps retenus ;
 Je vais mourir bientôt, je ne me plaindrai plus.
 Voilà pour quel usage on me laissait la vie !
 Ciel, tu me réservais à cette perfidie !
 Hé bien ! Es-tu content ? La fortune et l'amour
 M'ont-ils assez joué l'une et l'autre à leur tour ?
 Ô trop flatteur espoir, détruit dans sa naissance !
 À quel point se réduit toute mon espérance !
 Je vais mourir ; et pour comble d'horreur, hélas !
 Ismène est infidèle et ne me plaindra pas.

1295

1300

1305

Je ne vous verrai plus, ingrate ! Encore aimable 1310
 Je ne vous verrai plus ! Quel mot épouvantable !
 Je tremble, je frémis, je sens couler mes pleurs !
 Ah ! Qui peut exciter ces indignes terreurs ?
 Est-ce la mort, grands dieux ! Qui cause mes alarmes ?
 Est-ce l'amour trahi qui m'arrache des larmes ? 1315
 Je ne sais ; mais, hélas ! Renonce-t-on au jour,
 Quand on ne peut encor renoncer à l'amour ?
 Qui pourra vous aimer autant que je vous aime,
 Quand, de vos cruautés mettant puni moi-même,
 Je serai descendu dans l'inférieure horreur ? 1320
 Mais quel transport jaloux s'élève dans mon cour ?
 Quoi ! L'on vous aimera (j'en frémis quand j'y pense),
 Et je ne vivrai plus pour venger cette offense !
 Ah ! De quels soins cruels viens-je ici m'affliger ?
 Ismène encor vivra, c'est trop pour me venger. 1325
 Elle a pu me trahir, l'ingrate ! Sera-t-elle
 Pour un nouvel amant plus que pour moi fidèle ?
 Non, je serai vengé dans le sein du trépas.
 Mais, tandis que je vis, vengeons-nous par mon bras.
 Quel autre mieux que moi punirait cet outrage ? 1330
 Que l'amour dans mon cour se convertisse en rage :
 D'un orgueilleux rival allons percer le flanc,
 Et noyons son amour dans les flots de son sang.
 Courons, qu'attendons-nous ? Qu'il périclisse !...

SCÈNE IV

Sapor, Zénobie.

SAPOR

Ah ! Madame, 1335
 Venez voir le désordre et l'horreur de mon âme ;

Venez, considérez l'état où l'on m'a mis :
 Vous ne direz jamais quels sont mes ennemis.
 Le jour m'est à présent une peine cruelle ;
 Je suis trahi, madame ; Ismène est infidèle, 1340
 Ismène, votre fille ! Et dans quel temps, grands dieu^ !
 Lorsque je vais verser tout mon sang à ses yeux ;
 Et que mon bras, armé pour se rendre justice,
 Des destins ennemis va dompter la malice.
 Ah ! Que ne suivait-elle encor quelques moments 1345
 Le cours toujours trompeur de ses déguisements ?
 Par pitié, pour le moins, que ne me laissait-elle
 Dans l'erreur où j'étais de la croire fidèle ?
 Que ne se faisait-elle encore un peu d'effort ?
 Les dieux n'allaient-ils pas ordonner de ma mort ? 1350
 J'aurais abandonné ma languissante vie
 Avecque plus d'amour et moins d'ignominie.

ZÉNOBIE

Prince, calmez l'excès de vos ressentiments ;
 Le temps attend de vous d'autres comportements.
 D'un tyrannique amour déplorable victime, 1355
 Ma fille est malheureuse, et voilà tout son crime :
 Son infidélité, dans ce jour malheureux,
 Bien plus que sa constance, a fait briller ses feux. “
 D'amour et de terreur son âme combattue
 À de tendres frayeurs s'est la fin rendue ; 1360
 Une loi trop cruelle arrachait un discours
 Qu'elle ne prononçait que pour sauver vos jours.
 Non que je veuille ici, trop pleine de tendresse,
 Faire grâce à l'amour, et cacher sa faiblesse.
 Si de meilleurs conseils avoient été suivis, 1365
 Ma fille, vous et moi, nous serions tous pérís,
 Plutôt qu'un lâche aveu fût sorti de sa bouche ;

Mais enfin, plus sensible à l'ardeur qui la touche,
Ismène a consenti, dans ce funeste jour,
Pour sauver son amant, d'immoler son amour !

1370

SAPOR

Ah ! Que me dites-vous ? Est-il bien vrai, madame ?
À ce flatteur espoir puis-je livrer mon âme ?
Quoi ! Malgré ses froideurs, Ismène, dans son cour,
Aurait désavoué ce discours imposteur ?
Ces sentiments trompeurs, arrachés par la feinte,
N'étaient que des effets d'amour et de contrainte ?
Ah ! Pardonnez, Ismène, à mon aveuglement ;
Pardonnez aux transports d'un trop crédule amant ;
Je vous crois criminelle, et je suis seul coupable :
Vous ne serez jamais à mes yeux plus aimable,
Maintenant que je sais le prix de vos combats,
Que quand vous me direz que vous ne m'aimez pas.
Mais peut-être, madame, une pitié secrète,
Plus que la vérité, dans mon malheur vous jette :
Car enfin deux amants, en cette extrémité,
De la feinte aisément percent l'obscurité.
Hélas ! D'un seul soupir elle eût calmé l'orage,
Dissipé mes frayeurs, rassuré mon courage.
Eh ! Contrainte à tenir un discours odieux,
Son cour ne pouvait-il s'exprimer par ses yeux ?

1375

1380

1385

1390

ZÉNOBIE

Tout mentait dans Ismène ; et ses regards timides
Craignaient d'en trop apprendre à des témoins perfides :
On l'observait.

SAPOR

Madame, ah ! Que m'apprenez-vous ?
On l'observait, grands dieux ! Ah ! Courons, hâtons-nous : 1395
Nos projets sont détruits ; tout est perdu, madame.
Hélas ! Dans les transports qui déchiraient mon âme,
Je n'aurai pu me taire ; on saura... j'aurai dit...
Je sens que dans mon cour l'espoir s'évanouit.
Tout est perdu, madame, et je vous ai trahie. 1400
Quel malheur ! Quel revers ! Dieux ! Quelle est donc ma vie ?
Tous mes moments ne sont qu'un éternel retour
De la crainte au dépit, de la rage à l'amour.
Allons, courons finir mes jours et ma misère.
Ciel, je ne serai plus l'objet de ta colère : 1405
Il ne te reste plus contre moi qu'un seul trait ;
Je l'attends : tonne, frappe, et je suis satisfait.

ZÉNOBIE

Il n'est plus temps ici de se répandre en plaintes ;
Défendez votre cour contre ces vaines craintes ;
Que ce nouveau malheur, et peut-être incertain, 1410
Ne serve qu'à hâter les coups de votre main.
Dans mon appartement Sabinus va se rendre ;
De ses soins pressés nous devons tout attendre.
Nous avons des amis touchés de nos malheurs,
Et la pitié n'est pas éteinte en tous les cours. 1415
Enflammé par l'amour, animé par la gloire,
Prince, je crois vous voir voler à la victoire.

SAPOR

Allons, madame, allons, le succès est certain,
Si je puis seulement avoir le fer en main.

ACTE V

SCÈNE I

Zénobie, Ismène, Théone.

ZÉNOBIE

Non, non, vous n'irez point : qu'il vienne ici, s'il ose,
Achever cet hymen que son cour se propose,
Vous arracher des bras d'une mère en fureur.
Il est plus d'un chemin pour aller à son cour ;
Mon bras, mieux que vos yeux...

1420

ISMÈNE

L'ardeur de la vengeance
Est un faible secours contre tant de puissance.
Que pourront nos efforts ?

1425

ZÉNOBIE

Hé bien, cours à l'autel ;
Va verser sur ton front un opprobre éternel ;
Mais, avant de partir, vois ces voûtes sanglantes,
Du meurtre de ton père encor toutes fumantes ;
Vois ce palais rempli du nom de tes aïeux :
Tout reproche ton crime à tes perfides yeux.

1430

Si de ces monuments exposés à ta vue,
 Ton âme, en ce moment, n'est assez confondue,
 S'il te faut des objets empruntés chez les morts
 Pour aller dans ton cour exciter des remords,
 Ombre de mon époux

1435

SCÈNE II

Zénobie, Ismène, Sapor, Théone.

SAPOR

Je cède enfin, madame, à mon impatience ;
 Les moments sont trop lents, je cours à la vengeance.
 Sabinus ne vient point, il faut l'aller chercher ;
 C'est trop longtemps ici l'attendre et se cacher ;
 Il est temps maintenant que le ciel se déclare.
 Quel que soit le trépas que le sort me prépare,
 Je mourrai satisfait, si d'un coupable coeur,
 En versant tout mon sang, je puis laver l'erreur.
 Dans le temps que pour moi votre tendresse éclate,
 Je vous crois infidèle, et je vous nomme ingrate :
 Dans ce moment pourtant, vos yeux en sont témoins,
 J'étais plus malheureux, je n'en aimais pas moins ;
 Et, n'accusant que moi d'une fausse inconstance,
 Je vous gardais toujours un reste d'innocence ;
 Non que par ces raisons je veuille m'excuser ;
 Peut-être qu'un moment j'ai pu vous accuser ;
 Et ce cruel moment, dont le retour m'accable,
 À vos yeux pour toujours doit me rendre coupable.
 Ah ! Périssent un soupçon né de mon désespoir,
 Et le crédule coeur qui le peut concevoir !
 Je vole l'en punir. Vous m'aimez, je vous aime ;

1440

1445

1450

1455

1460

Rien ne peut mieux venger l'amour que l'amour même :
Je m'arrache à vos yeux, vous ne me reverrez
Que triomphant, ou mort.

ISMÈNE

Ah, prince ! Demeurez ;
Je tremble pour vos jours. Aux coups de la temp^{te} 1465
Laissez-moi présenter une moins chère tête.
Si je vous exposais aux horreurs du danger,
Ce serait me punir bien plus que me venger ;
Et, quoique vos périls m'apportassent des charmes,
Je serais mal payée encor de mes alarmes ; 1470
D'autres me vengeront.

SAPOR

Madame, à cet emploi
Que vous me refusez, qui destinez-vous ?

ISMÈNE

Moi.
Dans les nobles transports du courroux qui m'anime, 1475
Si je vais à l'autel, ce n'est plus en victime ;
J'y cours pour immoler un tyran odieux ;
Et mon bras va venger le crime de mes yeux.

SAPOR

Je renonce, à ce prix, madame, à la vengeance :
Vous allez à l'autel flatter son espérance ; 1480
Ah ! Quand il y devrait expirer de vos coups,
Mon cour de son bonheur serait encor jaloux.
Non, laissez-moi, madame, achever mon ouvrage :

Moi seul j'espère tout du feu de mon courage ;
Et, si je ne remets l'Orient sous vos lois,
Je dispense les dieux d'appuyer mes exploits.

1485

SCÈNE III

Aurélien, Zénobie, Ismène, Sapor, Théone, Firmin, Gardes.

ZÉNOBIE

Quel coup de foudre affreux ! Dieux ! Quel revers funeste !

ISMÈNE

Ciel ! Conservez Sapor, j'abandonne le reste.

AURÉLIEN

Non, prince, il n'est pas temps encore de partir,
Sabinus doit ici vous venir avertir :
Je viens vous en porter les dernières nouvelles ;
Son supplice déjà sert d'exemple aux rebelles,
Et le vôtre bientôt instruira l'univers
Qu'il n'est que ce chemin pour sortir de mes fers.
Et vous, madame, et vous, l'objet de ma faiblesse,
Voilà donc de quel prix vous payez ma tendresse !
À cet illustre emploi vous destiniez ses jours,
Quand vos larmes tantôt m'en demandaient le cours :
Ah ! C'est trop sous l'amour faire gémir la gloire.

1490

1495

SAPOR

Par quel aveuglement aurais-tu donc pu croire
Que Sapor pût jamais former d'autre dessein
Que de briser ses fers et te percer le sein ?

1500

Je te le dis encor, pour assurer ta vie,
Il faut qu'auparavant la mienne soit ravie.
Quels que soient mes destins, libre ou chargé de fers, 1505
Je prétends te haïr, même au fond des enfers.
Que tardes-tu, barbare, à m'y faire descendre ?
Tes bourreaux sont-ils prêts ? Tu risques trop d'attendre :
Crains, tant que je respire, un coup mal arrêté.

AURÉLIEN

Ainsi bientôt mes jours seront en sûreté. 1510

SAPOR

Le plus affreux trépas n'a rien dont je pâlisse.

ISMÈNE

Et vous pouvez, seigneur, commander qu'il périsse ?
Il n'est point criminel ; c'est moi qui dois périr.

SAPOR

Pourquoi m'enviez-vous la gloire de mourir ?
Accordez à mes vœux cette grâce, madame ; 1515
C'est tout ce que j'attends pour le prix de ma flamme :
Et mourant en ce jour, à vos yeux et pour vous,
Quel autre sort ailleurs pourrait m'être plus doux ?
Je triomphe : un rival à mon sort porte envie.
Tout le regret que j'ai d'abandonner la vie 1520
Vient de t'y voir encor : c'est un crime pour moi
D'en sortir sans punir un tyran tel que toi.

AURÉLIEN

C'est trop d'un orgueilleux suspendre le supplice.

Tes jours sont à leur fin. Gardes, qu'on le saisisse.
Firmin, obéissez.

1525

ISMÈNE

Ah ! S'il meurt aujourd'hui,
Seigneur, ordonnez donc que je meure avec lui.
Sapor... Mais il me quitte, hélas !

SAPOR

Vous soupirez !
Vous m'aimez, et je meurs ; je meurs, et vous pleurez.
Trop heureux en mourant de causer vos alarmes !
Et mon sang est cent fois trop payé de vos larmes.
Adieu, belle princesse, adieu.

1530

SCÈNE IV

Aurélien, Zénobie, Ismène, Théone, Suite.

ISMÈNE

Quelle injustice
Sapor, vous me quittez pour courir au supplice.
Arrête, cher amant, je vole sur tes pas,
M'unir à toi du moins dans le sein du trépas :
Tu ne mourras pas seul. Retirez-vous, perfides ;
Laissez-moi l'arracher à des mains parricides,
Et vous offrir un coeur que vous puissiez percer.
Traîtres, éloignez-vous. Mais je ne puis passer.
Ce n'est donc que pour moi qu'on devient pitoyable :
On punit l'innocent, on pardonne au coupable.
Ah ! Seigneur, suspendez un arrêt plein d'horreur :

1535

1540

Ordonnez de ma main, disposez de mon cour.
 Par ces sacrés genoux que je tiens, que j’embrasse,
 Détournez sur moi seule un coup qui le menace ;
 Au nom de ce qui fut le plus cher à vos yeux,
 Au nom de notre hymen, seigneur, au nom des dieux !

1545

ZÉNOBIE

Finissez un discours dont ma fierté murmure,
 Ma fille : une faveur est pour nous une injure,
 Lorsque notre ennemi la dispense à nos soins ;
 Nous pourrions, vous et moi, l’en haïr un peu moins,
 Et les jours de Sapor, quelque amour qui nous presse,
 Seraient trop achetés d’une telle faiblesse.

1550

1555

ISMÈNE

Madame, en ce moment, peut-être ce héros
 Rend les derniers soupirs sous le fer des bourreaux.
 Ah, cruels ! De quel sang arrosez-vous la terre !
 Barbares, redoutez les éclats du tonnerre ;
 Suspendez vos couteaux, désarmez vos fureurs.
 Ah, seigneur ! Mais je vois vos secrètes horreurs.
 Mon, vous riez voulez point que ce héros périsse ;
 Votre cour désavoue une telle injustice :
 Je le sais, je le vois. Ah ! Partez, courez tous,
 Allez vous opposer à ces indignes coups ;
 L’empereur vous l’ordonne, allez, j’y cours moi-même.
 Seigneur...

1560

1565

SCÈNE V

Firmin, Aurélien, Zénobie, Ismène, Théone.

(À Firmin.)

ISMÈNE

Mais, dieux ! Firmin... . Mon horreur est extrême.
Ah, barbare ! C'est vous dont les secours trop lents...
C'est vous... Sapor est mort. Ô ciel ! Il n'est plus temps !
Hélas !

1570

AURÉLIEN

Quelle raison près de moi te rappelle ?
Le camp a-t-il déjà vu le sang d'un rebelle ?
Sapor vit-il encor ? Quelqu'un m'a-t-il trahi ?
Explique-toi.

1575

FIRMIN

Seigneur, vous êtes obéi,
Et sa mort dans ces lieux est déjà répandue.
Sapor s'était soustrait à peine à votre vue,
Que brûlant d'arriver au lieu de son trépas,
Son ardeur devant nous précipitait ses pas ;
Quand, bientôt parvenu sous ces pompeux portiques
Où des rois ses aïeux sont les bustes antiques :
« Arrêtons-nous ici, dit-il ; c'est dans ces lieux,
Qu'à ces bustes chéris j'expose mes adieux.
Vous, héros, qui couverts d'une éternelle gloire,
M'avez vu, comme vous, suivi de la victoire ;
Offert à vos regards, il doit m'être bien doux
De répandre le sang que j'ai reçu de vous,

1580

1585

Ne l'ayant pu verser dans le sein de la guerre. »
 Aussitôt, d'un effort plus prompt que le tonnerre, 1590
 Nous le voyons saisi du fer d'un des soldats :
 « Lâches, retirez-vous ; qu'on ne m'approche pas,
 Dit-il ; je veux ici vous épargner un crime,
 Et porter seul des coups dignes de la victime ! »
 À ces mots se taisant, d'une intrépide main 1595
 Il enfonce le fer promptement dans son sein ;
 Il se perce, son sang par deux canaux bouillonne.
 Ce spectacle sanglant n'offre rien qui l'étonne ;
 Il sent glisser en lui la mort, sans se troubler ;
 Et lui seul, sans effroi, voit tout son sang couler : 1600
 Mais bientôt, d'un visage où la mort était peinte,
 Le regard languissant, et la voix presque éteinte :
 « Je meurs, enfin, dit-il, et les dieux l'ont permis ;
 Aurélien peut vivre, il n'a plus d'ennemis.
 Vous, Ismène... » A ce mot, qu'à peine il a pu dire, 1605
 Ce prince s'affaiblit, chancelle, tombe, expire :
 Je l'ai laissé, seigneur, sans forces, étendu
 Parmi les flots de sang qu'il avait répandu ;
 Il ne vit plus enfin.

AURÉLIEN

Le trépas d'un seul homme 1610
 Affermit pour jamais la puissance de Rome :
 Je n'ai plus rien à craindre, enfin ; et, dans ce jour,
 J'assume, d'un seul coup, mon trône et mon amour.

(Elle se tue.)

ISMÈNE

Il est mort ; et je vis ! Et je respire encore !
 Et je te vois, cruel ! Tu m'aimes, je t'abhorre ? 1615

Ce n'est qu'avec le fer que tu touches un coeur,
Monstre que les enfers ont produit en fureur !
Éloigne-toi, barbare ; évite ma présence ;
Crains que Sapor ne vive encore en ma vengeance :
J'aurais déjà puni tes lâches attentats,
Si de ton sang impur j'osais souiller mon bras :
Dans les frémissements de mon horreur extrême,
Je n'ose t'approcher pour te percer moi-même ;
Je réserve ma main pour un plus noble emploi :
Lâche, voilà le coup que je gardois pour toi.

1620

1625

ZÉNOBIE

Que vois-je ? Juste ciel !

AURÉLIEN

Quel spectacle effroyable !

ZÉNOBIE

L'aurais-je dû penser ! Quel coup épouvantable !

AURÉLIEN

Ismène, hélas ! Ismène...

ISMÈNE

Ah ! Ne m'approche pas ;
J'irai, sans ton secours, dans la nuit du trépas :
Je te laisse, en mourant, un noble exemple à suivre.
J'aimais, j'aimais Sapor, je n'ai pu lui survivre :
Si tu m'aimes, suis-moi dans le séjour affreux ;
Viens m'y voir dans les bras de ton rival heureux.
Mais que dis-je ? Grands dieux ! Égarée, éperdue...

1630

1635

Ah ! N'y suis point mes pas, n'y souille point ma vue ;
Si tu t'y présentais, je voudrais le quitter :
Barbare, je ne meurs qu'afin de t'éviter.

ZÉNOBIE

Ma fille, vous mourez ! Ce coup est mon ouvrage.
Ô mère infortunée ! Était-ce à cet usage
Que ce fer malheureux dans vos mains était mis ?

1640

ISMÈNE

Madame, je fais plus que je n'avais promis,
Je meurs.

AURÉLIEN

Ô coup fatal !

1645

ZÉNOBIE

Ô ma fille !

(Elle emporte Ismène.)

THÉONE

Elle expire !

SCÈNE VI

Aurélien, Zénobie, Firmin.

(Elle sort.)

ZÉNOBIE

Oui, barbare, à tes yeux, je veux bien te le dire,
 C'est moi, c'est ma fureur qui lui mit dans la main
 Ce poignard tout sanglant pour t'en percer le sein. 1650
 Elle est morte, et son bras a trahi son courage :
 Mais je vis, et le mien achèvera l'ouvrage.
 Tu m'as ravi, perfide, empire, enfants, époux ;
 Mais il me reste un bien, et plus cher et plus doux
 Que ne furent jamais époux, enfants, empire : 1655
 C'est une horreur de toi que je ne saurais dire.
 J'aime mieux voir ma fille, avançant son trépas,
 Dans le sein de la mort, cruel ! Que dans tes bras.

SCÈNE VII

AURÉLIEN *(seul)*

Je saurai prévenir les effets de sa haine ;
 Je crains peu son courroux. Firmin, suivez la reine : 1660
 Qu'on la sarde. Je perds le fruit de mes exploits,
 Si Rome ne la voit avec les autres rois ;
 C'est le seul prix qui reste à marquer ma victoire.
 Un amour outragé rend l'éclat à ma gloire ;
 Et l'honneur d'un triomphe offert à mon retour, 1665
 Me récompense assez des pertes de l'amour.